



HAL
open science

Quand les animaux participent à l'interaction sociale : nouveaux regards sur l'analyse séquentielle

Chloé Mondémé

► **To cite this version:**

Chloé Mondémé. Quand les animaux participent à l'interaction sociale : nouveaux regards sur l'analyse séquentielle. *Langage et Société*, 2022, 2022/2 (176), pp.9-24. 10.3917/ls.176.0011 . halshs-03685121

HAL Id: halshs-03685121

<https://shs.hal.science/halshs-03685121v1>

Submitted on 6 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Quand les animaux *participent* à l'interaction sociale. Nouveaux regards sur l'analyse séquentielle.

Chloé Mondémé (CNRS)

Ce numéro poursuit une double ambition. D'une part, celle d'analyser des interactions sociales impliquant des animaux, qui, bien qu'ordinaires et communes, n'ont que rarement été décrites avec les outils de précision de la linguistique interactionnelle. D'autre part, il souhaite se faire le lieu d'un examen réflexif de certaines notions centrales de la linguistique et de la théorie de l'action, en particulier celles de *participation* et de *tour de parole*. Chacune a fait l'objet de problématiques fécondes dans le champ de l'analyse de l'interaction sociale, et la prise en compte de la multimodalité a déjà contribué à les retravailler en profondeur depuis une vingtaine d'années.

Montrer que les animaux *participent* à l'interaction sociale c'est d'abord voir dans quelle mesure les manifestations qu'ils rendent visibles, ou les actions qu'ils produisent, peuvent être séquentiellement agencées aux actions ou aux prises de parole de leur co-participants humains. L'entrée par l'analyse séquentielle, issue de la tradition conversationnaliste (Sacks, Schegloff, Jefferson, 1974) fournit donc un cadre, mettant en lumière l'infrastructure sur laquelle s'élabore l'ajustement mutuel et, *in fine*, la construction du sens.

Toutefois, traiter les actions animales comme des tours de parole ne veut pas dire que l'on considère que les actions animales sont équivalentes à des tours de parole humains (au sens où elles pourraient être traduites en des termes langagiers et verbaux). Il s'agit avant tout d'une *posture méthodologique*, qui consiste à appréhender les actions animales comme des unités signifiantes qui se comportent de la même manière que des tours de parole, c'est-à-dire comme appelant normativement des formes de réponse, et comme étant elles-mêmes rétrospectivement orientées vers une action qui les a précédées.

La mise en œuvre d'un tel dispositif suppose de donner une place méthodologique à un être non-verbal, ce qui n'a rien d'évident au sein d'un paradigme par définition logophile. Autrement dit, cela implique de construire analytiquement l'animal comme participant. Ce numéro spécial se veut donc l'occasion d'une réflexion méthodologique sur ce que peuvent les outils de la linguistique, et au prix de quel(s) réaménagement(s). L'analyse de diverses situations naturelles d'interactions comportant des animaux, sauvages ou domestiques, montre que l'appréhension que la linguistique a de ce qu'est une conversation, ou un échange interlocutif, s'en trouve singulièrement modifiée.

L'ambition des contributeurs à ce numéro n'est pas de dire que l'animal parle, ni de tenter de le faire parler, même si de nombreuses entreprises scientifiques s'emploient, de manière plus ou moins métaphorique, à nous faire connaître ce que nous « disent » les animaux (Meijer, 2019 ; Mathevon, 2021 ; *inter alia.*). L'idée est moins ici de mener une enquête sur le sens des messages animaux que sur la façon dont se structure *de facto* l'agir ensemble interspécifique. Point n'est besoin, au fond, de postuler un code partagé ou un manuel de traduction pour agir et communiquer (pour des développements, voir Mondémé, 2020b). Le projet développé dans le présent numéro est donc très différent de ceux qui entreprennent de déchiffrer le sens des phénomènes communicatifs animaux. De même, il ne s'agit pas d'étalonner leurs capacités cognitives et linguistiques à celles des humains, que ce soit pour faire une enquête comparatiste sur les origines du langage ou, à l'autre extrémité du spectre, pour relativiser la différence

anthropologique au motif d'un continuisme généralisé (selon lequel « nous sommes tous des animaux »).

La quête des origines du langage qui se mène en allant observer nos « cousins » primates peut en outre sembler problématique à plus d'un titre. D'une part, si le simple but est d'illustrer l'exceptionnalisme humain en s'étonnant que les singes sont « moins bons » que les humains pour un certain nombre de tâches qu'on a qualifiées de cognitives et linguistiques, cela ne nous apprend peu de la manière dont humains et animaux peuvent, ou non communiquer *ensemble*. D'autre part, la démarche qui consiste à traiter le primate non-humain, à savoir le chimpanzé ou le bonobo contemporain, comme faire-valoir d'un ancêtre commun inexhumable, fait l'objet de critiques d'un point de vue phylogénétique (voir par exemple les travaux de Leavens, Bart, Hopkins, 2010 ; 2017 – pour une discussion dans le domaine francophone, voir Mondémé, 2020a). L'idée n'est donc pas ici de concevoir les systèmes communicatifs animaux, qu'ils soient infiniment complexes ou au contraire très rudimentaires, comme des phénomènes dévoilant les racines du langage humain¹. Aussi, quand on s'intéresse aux formes de participation de l'animal, on ne s'intéresse pas à la communication animale conçue comme forme proto-conversationnelle, ou comme précurseur du langage verbal articulé humain, mais on s'attache aux phénomènes communicatifs pour ce qu'ils sont, dans l'ici et maintenant d'une situation, c'est-à-dire à la manière dont ils sont saisis, compris, et utilisés comme ressource par les autres participants – à tort ou à raison d'ailleurs, et c'est là que se déploie une forme d'agnosticisme qui tient davantage de la précaution méthodologique.

Voici donc ce à quoi vont s'employer les contributions du présent numéro : simplement prendre acte du fait que les interactions sociales humaines, y compris langagières, peuvent impliquer des animaux et que ceux-ci, en retour, font quelque chose à l'interaction. Ce simple constat, d'apparence assez naïf, a d'importantes conséquences analytiques si l'on veut bien en approfondir les enjeux. En retour, c'est donc une réflexion épistémologique qui intéressera le linguiste et le sociologue : comment la prise en compte d'animaux dans les échanges communicationnels – en leur qualité d'agents ou de participants – contribue-t-elle à requalifier les catégories d'analyse de la communication et de l'interaction sociale ?

1) L'animal du linguiste

Si l'on a pu dire ou lire que l'animal n'était pas un objet pour la linguistique, ce n'est pas tout à fait juste, pour au moins deux raisons. D'une part, historiquement, les spécificités du langage humain ont constamment été pensées, au gré des époques, en regard des diverses formes de communication animale (voir notamment les traités zoologiques d'Aristote², les travaux de Condillac³, jusqu'à l'attrait pour la « zoosémiotique » dans les années 1970). D'autre part, de manière plus récente, ce thème est l'objet d'un intérêt grandissant (voir Kerbrat-Orecchioni, 2021, pour une synthèse complète). Sans se risquer à une généalogie hasardeuse de cet engouement, on peut toutefois avancer que l'époque contemporaine semble travaillée par deux lames de fond, a priori plutôt antagonistes sur un plan épistémologique, quoi que pouvant s'alimenter mutuellement, et qui expliquent l'actualité de la question animale en général, et son avènement dans le domaine académique linguistique en particulier. La première est issue du vaste courant des *Studies*, visant à réhabiliter l'animal, comme objet scientifique autant que

¹ Voir également la critique de Chomsky (1970, p. 101 sqq) qui considère les systèmes communicatifs animaux ne sont « en deçà », « plus simples », ou encore « précurseurs » - ce sont juste des systèmes d'organisation complètement différents. Notons que sur ce point Chomsky défend une différence de nature et non de degré.

² Par exemple, *Histoire des Animaux* IV, 9 ; ou *Politique*, I,2.

³ C'est en particulier le cas pour le chapitre IV du *Traité des Animaux*, significativement intitulé « Du Langage des animaux »

comme sujet politique (i) ; la seconde, de tradition plutôt positiviste, et que nous avons déjà rapidement mentionnée, s'intéresse à démontrer l'existence de formes protolinguistiques dans le monde animal afin d'expliquer évolutivement l'émergence du langage verbal articulé humain (ii). Précisions brièvement ces deux aspects qui œuvrent de concert à éveiller l'intérêt pour la communication animale et interspécifique.

(i) *Un objet scientifique et un sujet politique*

Les trois dernières décennies ont vu se multiplier les appels à une prise en compte des animaux dans les travaux de sciences humaines et sociales. L'émergence d'un tel « tournant animal » dans l'ensemble des SHS (voir Kulick, 2017 pour une recension détaillée) est difficile à retracer, tant elle est intimement liée à la fois au développement des *Cultural Studies* (ayant constitué un terreau fécond pour le développement des *Animal Studies*), autant qu'au foisonnement d'intérêts pour le « non-humain » (aussi hétérogène que cette catégorie puisse être) issus en partie de la sociologie des sciences et de l'anthropologie de la nature. L'anthropologie des trente dernières années a en effet interrogé en profondeur les rapports que les sociétés humaines entretiennent à l'idée de nature, et avec elle à l'ensemble du règne animal (Ingold, 1980 ; Descola, 2005 ; Viveiros de Castro, 2010), invitant, ce faisant, à une « anthropologie au-delà l'humain » pour reprendre les termes de l'anthropologue Eduardo Kohn (2013 [2017 pour une traduction française]).

Conjointement, une partie de la sociologie a aussi formulé la nécessité, pour comprendre le monde social humain, d'aller observer les rôles joués par les divers acteurs « non-humains » qui le peuplent (Latour, 1994 ; Latour & Strum, 2006 ; Houdart & Thiery, 2011). Cet « aggiornamento » qui a contribué à « introduire les non-humains comme des acteurs de plein droit sur la scène des analyses sociologiques » (Descola, 2011, p. 19) a, du même coup, ouvert la porte à ceux parmi les non-humains dont l'agentivité apparaît le plus spontanément : les animaux. Les études sur les relations « anthropozoologiques » se sont donc progressivement institutionnalisées, sous l'impulsion de travaux anglo-saxons issus de l'interactionnisme symbolique (Arluke & Sanders, 1996 ; Sanders 2003) ou de l'ethnométhodologie (Goode, 2007). En France, ces travaux connaissent cette dernière décennie un véritable essor, avec de nombreuses thèses parues, des journées d'étude de plus en plus nombreuses, et des numéros spéciaux de revue directement consacrés aux études animales (voir *inter alia*, Guillo & Rémy, 2016 ; Michalon, Doré, Mondémé, 2016 ; Jouvenet, 2020).

La linguistique, dans son intérêt pour les structures formelles des systèmes langagiers, et pour les phénomènes communicatifs dans leur ensemble, n'échappe pas à cet attrait pour la « question animale » (Mondémé, 2018 ; Goudet, Paveau & Ruchon, 2020 ; Kerbrat-Orecchioni, 2021). Pour schématiser, on pourrait donc dire que l'injonction à décentrer le regard épistémologique, à aller observer des formes de vies autres que celles humaines, constitue un geste qui meut les SHS de l'intérieur et les oblige à des renouvellements méthodologiques profonds. Ceux-ci se déploient dans une interrelation plus ou moins marquée avec des discours éthiques et normatifs, tant est si bien que l'objet scientifique est souvent simultanément pensé au regard de sa dimension politique. Ces aspects semblent propres aux SHS, mais dans les sciences de la vie et du comportement, où l'étude des formes de communication animale constitue un objet central (Teyssède, 2006), l'importance prise par de tels objets procède surtout d'un intérêt pour l'origine du langage *humain*.

(ii) *La communication animale et les enquêtes sur l'origine du langage humain*

En effet, dès lors qu'il s'agit d'appréhender scientifiquement les formes de communication animale, ce n'est pas spontanément la linguistique qui est convoquée, mais les sciences du

comportement : éthologie et primatologie, puis plus récemment psychologie et cognition sociale (Miklosi, 2007 ; Tomasello, 2003). Les formes de communication animale intraspécifiques (c'est-à-dire propres à une espèce) ayant assez vite été décrites par Benveniste dans *Problèmes de linguistique générale* (1966) comme n'étant « pas un langage, mais un code de signaux » (p. 62), une fin de non-recevoir a été donnée à toute tentative de penser, en linguiste, la communication animale. Si des tentatives de naturalisation des phénomènes langagiers et sociaux ont pourtant fleuri dans les années 1970, notamment sous l'impulsion de la zoosémiotique (Sebeok, 1969), rares ont été les travaux à s'intéresser à la communication animale, conçue non pas comme système cybernétique d'émission et de réception de signaux (en vue du combat ou de la reproduction par exemple), mais comme acte social, inscrit dans une dynamique d'ajustement mutuel, éventuellement avec un partenaire (humain par exemple).

Aussi, quand elle est examinée au sein de paradigmes issus des sciences de la vie et du comportement, la communication animale est essentiellement appréhendée du point de vue de ce qu'elle peut nous apprendre sur les origines du langage humain (Tomasello, 2003 ; 2010 ; Tallerman & Gibson, 2011). Un récent courant s'intéresse d'ailleurs à décrire les divers systèmes de communication animale avec les outils de la linguistique formelle, pour en faire ressortir les propriétés de combinatorialité et de compositionnalité (Schlenker, Chemla & Zuberbühler, 2017 ; Coye, Townsend & Lemasson, 2017 ; Townsend, Engesser, *et alii.*, 2018), s'attachant ainsi à retracer le scénario évolutif ayant conduit à l'émergence du langage humain tel que nous le connaissons.

Ces deux lames de fond (l'intérêt pour le non-humain en SHS ; et l'intérêt les « précurseurs » de phénomènes langagiers humains dans les formes de communication animale, en éthologie et cognition sociale), bien qu'animées par des projets théoriques fort divers, ont pour effet de rendre la question de la communication animale tout à fait opportune pour la réflexion contemporaine sur le langage et l'interaction (et l'évolution).

Complémentairement à ces tentatives, très peu de travaux s'intéressent en revanche à la communication interspécifique. On pourrait pourtant arguer qu'en observant non pas la communication entre animaux de la même espèce, mais les formes d'intelligibilité qui peuvent émerger entre individus d'espèces différentes, à travers par exemple leur respect de l'alternance des tours, on favorise un accès aux mécanismes rudimentaires de l'ajustement mutuel et de la socialité (Mondémé, 2019 ; 2021), explorant ainsi un territoire encore largement en friche.

2) Peut-on faire une analyse séquentielle des interactions avec les animaux ?

Les contributions du présent dossier s'interrogent sur la possibilité de décrire les interactions impliquant des animaux avec le vocabulaire analytique du « tour de parole » et, réflexivement, proposent de voir ce que la prise en compte de telles interactions fait justement à la notion de « tour ».

Le « tour » dont il est question en général désigne uniquement la production verbale et langagière d'un participant – c'est un tour *de parole*. Cette simple remarque a d'importantes conséquences pour qui cherche à étudier conjointement le langage humain et d'autres formes de communication animale, en particulier lors des nombreuses situations ordinaires qui

composent la vie sociale, et au cours desquelles animaux et humains sont en présence. S'y nichent alors des enjeux méthodologiques et analytiques complexes et fascinants. Tant que la linguistique ne s'attache qu'à la production verbale d'énoncés, elle exclut de son champ d'investigation toute forme de communication non-humaine, dont il semble pourtant intuitivement concevable qu'elle puisse être conséquentielle pour la compréhension des actions et des conversations (interhumaines). Les développements récents en analyse multimodale de l'interaction, et notamment l'emphase mise sur sa dimension corporelle et gestuelle (Mondada, 2007 ; 2018 ; Streeck, Goodwin, LeBaron, 2011 ; Goodwin, 2017) offrent une brèche dans laquelle s'insérer pour tenter d'appréhender ce phénomène à l'intersection de plusieurs disciplines, mais jamais pleinement investigué par une seule.

L'analyse séquentielle, élaborée par les chercheurs en analyse conversationnelle dans les années 1960 (Sacks, Schegloff, Jefferson, 1974 pour le texte de référence ; Sacks, 1992), met en évidence la manière dont les tours de parole des participants humains à une interaction sont séquentiellement agencés les uns aux autres. Ils s'inscrivent dans un rapport de dépendance conditionnelle avec les tours précédents autant qu'avec les tours suivants, qu'ils projettent normativement. Mais il ne s'agit pas là que de décrire les mécanismes de la conversation humaine. Les liens étroits entre analyse des tours de parole et mécanismes fondamentaux de l'ordre social ont été établis dès l'origine du projet : c'est d'ailleurs moins par intérêt pour le langage que pour les phénomènes sociaux que Sacks a pu démontrer qu'il y avait « de l'ordre en tout point » (1984 : 22).

On saisit alors tout l'intérêt qu'il peut y avoir à s'interroger sur l'idée d'une séquentialité interspécifique : s'il s'avère qu'humains et animaux agencent leurs modalités communicationnelle en s'ajustant aux actions de l'un et en projetant les actions de l'autre, se dessinent alors plusieurs conséquences décisives : (i) les animaux sont, dans ces interactions, des participants de plein droit – ce qui permet de fonder empiriquement un argument qui reste souvent à l'état de pétition de principe, celui de « l'agentivité animale » ; (ii) les outils de la linguistique sont à même de rendre compte de ces interactions hybrides et complexes ; et (iii), de manière cruciale, se jouent dans ces interactions des mécanismes d'ajustement mutuel de même nature que ceux qui se déploient ordinairement dans l'interaction sociale humaine, et qui fondent précisément son caractère « co-opératif » (Goodwin, 2013).

C'est justement ce territoire que le présent dossier entend parcourir. De récents travaux en cognition sociale ou en linguistique montrent, on l'a évoqué, que les mécanismes élémentaires de la conversation humaine peuvent se retrouver de façon similaire dans les interactions entre primates (Pika *et al.*, 2018 ; Rossano, 2013), passereaux (Engesser, Townsend, *et alii.*, 2016), ou même dans les interactions entre humains et animaux domestiques (Mondémé 2019). Cela n'est au fond pas très étonnant si l'on suppose un schéma communicatif fondé sur un ajustement interlocutif, dans un processus commun à tous les vivants dans lequel les organismes *interagissent* littéralement les uns avec les autres. Minimisation des chevauchements chez les rossignols (Naguib, 1999), production de « repairs » par les bébés bonobos s'adressant à leurs mères (Rossano, 2013), alternance des chants chez les cétacés (Schulz, Whitehead *et alii.*, 2008), les exemples ne manquent pas ailleurs dans le règne animal. Il faut toutefois se garder d'une analogie qui serait uniquement le fruit d'une méthodologie linguistico-centrée. Et peut-être d'ailleurs faut-il faire une distinction entre ce que les éthologues identifient comme des formes de « duetting » ou de « signal antiphonaire », qui exhibent certes des formes d'alternance ainsi qu'une minimisation de l'émission de signaux concomitants, de ce que les conversationnalistes (linguistes et sociologues), ont appelé « turn taking » (Sacks, Schegloff,

Jefferson, 1974), y compris dans sa dimension multimodale (Mondada, 2007), avec ses nécessaires effets d'attentes normatives et son lot de contraintes institutionnelles (Mondémé, 2021).

En ce sens, il s'agira également de spécifier le type de 'participation' dans lequel s'engagent humains et animaux. La littérature en anthropologie linguistique et en analyse de l'interaction sociale a déjà abondamment contribué à discuter et amender la conception goffmanienne de participation, telle qu'élaborée notamment à travers la notion de « footing » (1981). Depuis les premiers travaux de Goodwin (1981)⁴, une version beaucoup plus incorporée (*embodied*) est proposée (Goodwin & Goodwin, 2004 ; Mondada, 2014), et la participation ne se réduit pas à la prise de parole, ni même à l'attribution de rôles conversationnels en fonction du degré d'engagement interactionnel (on pense aux catégories de *bystanders*, d'*overhearer* ou d'*eavesdropper* chez Goffman). L'attention portée aux corps et à ses manifestations posturales a ainsi permis de rendre compte de la manière dont les contours du cadre participatif sont perpétuellement redéfinis au cours de l'interaction. Un participant n'est donc pas seulement défini par son tour de parole, ou par son statut d'auditeur explicite, mais par son rôle configurant sur le déroulement de l'interaction – rôle qui peut s'incarner dans d'infimes phénomènes posturaux, attentionnels, autant que dans des silences d'ailleurs (Hoey, 2020). De ce point de vue, les manifestations comportementales des animaux, qu'elles soient sous la forme d'initiations manifestes ou d'infimes phénomènes posturaux (échange de regards, déplacements) peuvent être traités comme phénomènes consécutifs pour le déroulement de l'interaction. La participation dont il est question n'est pas qu'une pétition de principe éthique ('attribuer une place' aux animaux), c'est aussi et surtout un phénomène analytique de nature à révéler la manière dont se constitue précisément l'agir ensemble, y compris interspécifique.

3) Les contributions

Pour se saisir de ces enjeux, ce numéro comprendra des contributions de chercheuses et de chercheurs en analyse de l'interaction sociale, qui mobilisent les outils de l'analyse multimodale pour rendre compte d'interactions mettant en scène différentes espèces animales : chiens et chats domestiques, chevaux, vaches, macaques de Barbarie, ou encore babouins.

Le dossier s'ouvre sur un article programmatique et inédit, rédigé il y a plus de trente ans et jamais publié ni traduit jusqu'alors. Il est le fruit d'une présentation donnée par Eileen Crist et Michael Lynch au congrès de *l'International Sociological Association* en 1990. L'article, intitulé *L'analysabilité de l'interaction humain-animal, le cas de l'éducation canine*, déploie des arguments séminaux pour qui cherche à mettre en évidence la pertinence conditionnelle qui unit, dans l'interaction, actions humaines et actions animales. Un des auteurs, Michael Lynch, l'introduit et donne quelques éléments pour le ressaisir dans son contexte théorique d'origine. L'argument s'attache à montrer que l'interaction interspèce est « structurellement organisée ». Il se clot sur un appel à de futures études pour développer ce champ prometteur. Nous espérons que le présent dossier y contribue de façon importante.

Dans l'article qui suit, *Lire et comprendre le comportement animal : une herméneutique ordinaire*, Chloé Mondémé s'intéresse à la manière dont des animaux, domestiques ou sauvages, initient ou répondent à des actions humaines. Ceci permet d'une part d'interroger la qualification de « tours » pour désigner de tels enchaînements séquentiels. Elle montre que ces ajustements mutuels, séquentiellement ordonnés, forment en outre l'infrastructure qui permet

⁴ Voir également le numéro spécial de *Langage et Société* (2021), consacré aux travaux de Charles Goodwin (Greco & Mondada, coord.), pour une présentation approfondie de ses principales avancées dans le domaine.

au sens de se déployer. L'idée initiale est bien sûr que l'interprétation du comportement animal n'est pas seulement un problème scientifique propre aux éthologues ou spécialistes du comportement animal, mais est également un problème pratique, auquel sont confrontés quotidiennement les personnes qui interagissent avec des animaux. S'appuyant sur des données collectées dans différents contextes (domestiques, institutionnels, ou encore dans des réserves naturelles), le propos montre comment les participants humains mobilisent plusieurs types de ressource pour faire sens des actions des animaux avec lesquels ils interagissent – faire sens impliquant par exemple de faire des inférences sur leurs états émotionnels, leur attribuer des intentions, ou des formes de raisonnement. Toutefois, une analyse séquentielle fine démontre que ces attributions ne sont pas de simples projections anthropomorphes. Elles s'inscrivent dans des échanges signifiants où les actions des différents participants sont séquentiellement ajustés les unes aux autres.

L'article de Katariina Harjunpää, *Responding to non-human animals: accounts and recycled vocalizations*, examine les réponses qu'apporte un participant humain à des manifestations (vocales ou corporelles) produites par un animal. L'auteure identifie deux types de réponse possible : d'une part les compte-rendu verbaux, glosant sur le comportement de l'animal, et en général adressé à un autre co-participant humain, et d'autre part les réponses directement adressées à l'animal, qui peuvent prendre la forme de séquences vocales avec des caractéristiques lexicales et prosodiques singulières. Les données, constituées d'interactions en finlandais et en portugais brésilien, permettent de montrer comment le langage humain est utilisé comme outil pour entrer en contact avec le monde animal.

Dans sa contribution *Réflexivité filmique et participation animale*, Laurent Camus réélabore des réflexions déjà menées sur ses précédents terrains d'enquête en régie télévisée pour l'appliquer à la captation vidéo d'une performance scénique impliquant des acteurs d'un type bien particulier : un troupeau de vaches sur scène, à l'occasion d'un spectacle vivant. Il s'intéresse en particulier à la manière dont les actions animales sont interprétées, analysées, projetées, et dont leur sens est négocié, par des participants humains en charge de les filmer. La présence d'animaux sur scène implique une grande part de contingence et d'imprévu, et impose ainsi aux techniciens de l'image de s'ajuster continuellement à leur trajectoire, de projeter leurs intentions, afin d'assurer la continuité et l'intelligibilité de la réalisation. L'article s'intéresse spécifiquement aux tours de parole des techniciens en régie et à leur lien réflexif avec la scène filmée. En prenant pour objet des manières professionnelles de mettre en image des interactions entre humains et animaux l'article s'adosse à la notion de réflexivité des pratiques filmiques, en tentant de l'étendre à la socialité interspécifique.

Enfin, Lorenza Mondada et Adrien Meguerditchian reviennent sur les tentatives passées d'utiliser les outils et méthodes de l'analyse de l'interaction humaine pour l'étude des interactions entre animaux. Ils discutent en particulier la notion de « turn-taking », en montrant l'intérêt de sa conceptualisation par l'analyse conversationnelle, qui consiste à ne pas la réduire à une simple alternance des tours, mais à introduire une part de normativité dans les conduites. Leur contribution, intitulée *Ouvertures et salutations entre babouins : organisation de la séquence et orientation incarnée vers l'autre*, examine l'ensemble de ces points à la lumière d'une analyse empirique portant sur un corpus d'interactions de babouins vivant en captivité dans une réserve scientifique. En prenant l'exemple de séquences de « salutations », l'analyse montre ce qui se passe quand le premier « tour » de « salutations » n'est pas suivi d'une réponse et sur ce qui rend observable l'orientation vers l'absence de réponse. Cela permet non seulement de décrire la normativité de l'organisation séquentielle de l'interaction chez les babouins, et

cela nourrit une interrogation sur la manière dont les outils analytiques, en premier lieu la transcription, peuvent relever un tel défi.

Les contributions s'efforcent de faire le lien entre pertinence séquentielle, participation, agentivité, et la manière dont émerge le sens dans l'interaction, au travers notamment d'attribution et de projection d'intentions. De ce point de vue, elles s'inscrivent dans un champ en plein essor, mais pour lequel la place de la linguistique est encore à affirmer, pour la distinguer d'autres approches disciplinaires qui restent hégémoniques quand il s'agit d'examiner les formes de communication animales (l'éthologie, la cognition sociale, la primatologie, entre autres). Une telle entreprise ne va pas sans interroger les réaménagements méthodologiques rendus nécessaires par le travail sur de telles données. C'est un défi qui se pose à la linguistique et à ses catégories analytiques, mais c'est aussi une excellente occasion de montrer son heuristique pour rendre compte des phénomènes sociaux dans leur ensemble.

- Arluke A., Sanders C. (1996), *Regarding Animals. Animals, Culture, and Society*, Philadelphia, Temple University Press.
- Benveniste E. (1966), *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, tome 1.
- Chomsky N. (1970 [1968]), « Contributions linguistiques à l'étude de la pensée. Le futur », *Le langage et la pensée*, Payot, p. 99-141.
- Condillac E. (2004), *Traité des animaux*, Paris, Vrin.
- Coye C., Townsend S., Lemasson, A. (2017) « From animal communication to linguistics and back: insight from compositional abilities in monkeys and birds », dans L-J. Boë, J. Fagot, P. Perrier et J-L. (dir.) *Origins of Human Language: Continuities and Discontinuities with Nonhuman Primates*, Peter Lang Publisher, p. 187–232.
- Descola P. (2005), *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- Descola, P. (2011), *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Éditions Quæ
- Engesser S., Ridley A. & Townsend S. (2016), « Meaningful call combinations and compositional processing in the southern pied babbler », *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 113, p. 5976–5981.
- Goode D. (2007), *Playing with my Dog Katie. An Ethnomethodological Study of Dog-Human Interaction*, West Lafayette, Purdue University Press.
- Goodwin C (1981), *Conversational Organization: Interaction Between Speakers and Hearers*, New-York, Academic Press.
- Goodwin C. (2017), *Co-Operative Action*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Goodwin C. & Goodwin M.H (2004), « Participation » in Duranti (Ed.) *A Companion to Linguistic Anthropology*. Oxford : Blackwell, p. 222-244.
- Goudet Laura, Paveau Marie-Anne et Ruchon Catherine, « Écouter les animaux parler. Présentation du numéro », *Itinéraires*, 2020-2 | mis en ligne le 30 décembre 2020 ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.8756>
- Goffman E. (1981), *Façons de parler*, Paris, Le Sens commun.
- Greco L, Mondada L. (2021), « Charles Goodwin, le langagier, le corporel et la socialité en interaction », *Langage et société*, 2021/2 (N° 173), p. 9-23.
- Guillo D., Rémy C. (2016), « Les sciences sociales et les animaux », *L'Année sociologique*, Volume 66 n°2/2016
- Hoey E. M. (2020), *When Conversation Lapses: The Public Accountability of Silent Copresence*, Oxford University Press.

- Houdart S., Thiery O. (dir.). (2011). *Humains, non-humains : comment repeupler les sciences sociales ?* Paris, la Découverte.
- Jouvenet M. (2020), « Le laboratoire des animal studies: Nature et culture dans les relations interspécifiques », *Zilsel*, 7(2), 161-178. <https://doi.org/10.3917/zil.007.0161>
- Kerbrat Orecchioni C. (2021), *Nous et les autres animaux*, Labyrinthes.
- Kohn E. (2017 [2013]), *Comment pensent les forêts*, Le Kremlin Bicêtre, Zones sensibles
- Kulick D. (2017), « Human-animal communication », *Annual Review of Anthropology*. 46, 357–378.
- Latour B. (1994), « Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail* 4, p. 587-607.
- Latour B., Strum S. (2006 [1987]). « Redéfinir le lien social: des babouins aux humains » in Akrich M., Callon M., Latour B. (eds.), *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*, Paris, Presse des Mines, p. 71-86.
- Leavens D., Bart K., Hopkins W. (2010), « BIZARRE chimpanzees do not represent “the chimpanzee” », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 33, No 2-3, p. 100-101.
- Leavens D., Bart K., Hopkins W. (2017), « The Mismeasure of Ape Social Cognition », *Animal Cognition*, vol. 22, No 4, p. 487-504.
- Mathevon N. (2021), *Les animaux parlent. Sachons les écouter*. HumenSciences.
- Meijer E. (2019), *Animal Languages: The secret conversations of the living world*. Hachette UK.
- Michalon J., Doré A., Mondémé C. (2016) « Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS*. <https://sociologies.revues.org/5329>
- Miklosi A. (2007), *Dog Behaviour, Evolution, and Cognition*, Oxford, Etats-Unis, Oxford University Press.
- Mondada L. (2007), « Multimodal resources for turn-taking: Pointing and the emergence of possible next speakers », *Discourse Studies*, 9 :2, 195-226.
- Mondada L (2014). *Corps en interaction. Participation, spatialité, mobilité*, ENS Editions.
- Mondada, L. (2018). « Multiple Temporalities of Language and Body in Interaction: Challenges for Transcribing Multimodality », *Research on Language and Social Interaction*, 51:1, 85-106
- Mondémé C. (2018) « Comment parle-t-on aux animaux ? Formes et effets pragmatiques de l'adresse aux animaux de compagnie », *Langage et Société*, n°163/1.
- Mondémé C. (2019), *La socialité interspécifique. Pour une analyse multimodale des interactions hommes-chiens*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Mondémé C (2020a), « La boîte noire de l'intentionnalité animale », *Zilsel*, 7, p. 199-215.
- Mondémé, C. (2020b), « Une linguistique au-delà de l'humain ? », *Itinéraires*, 2020-2 | mis en ligne le 16 décembre 2020 ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.8453>
- Mondémé C. (2021), « Why study turn-taking sequences in interspecies interactions? », *J Theory Soc Behav*. 2021; 1–19
- Naguib M. (1999). « Effects of song overlapping and alternating on nocturnally singing nightingales », *Animal Behavior*, 58, 1061 – 1067. (doi:10.1006/anbe.1999.1223)
- Pika S., Wilkinson R., Kendrick K., Vernes S. (2018) « Taking turns: bridging the gap between human and animal communication », *Proceedings of the Royal Society. B* 285: 20180598.
- Rossano F. (2013) « Sequence organization and timing of bonobo mother-infant interactions », *Interaction Studies*, 14, 2, pp. 160-189.
- Sacks H., Schegloff E., Jefferson G. (1974). « A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation », *Language* 50, p. 696-735.

- Sacks, H. (1984). « Notes on methodology », in Atkinson, J. & Heritage, J. (eds), *Structures of Social Action*, Cambridge: Cambridge University Press, pp. 2-27.
- Sacks H. (1992), *Lectures on Conversation*, Vol 1 & 2, London, Basil Blackwell.
- Sanders C. (2003), « Action speak louder than words: close relationship between humans and non-human animals », *Symbolic Interaction*, 26: 3, p. 405-426.
- Schlenker P., Chemla E., et Zuberbühler K. (2017), « Semantics and Pragmatics of Monkey Communication », dans Aronoff, M. (dir.), *Oxford Research Encyclopedia of Linguistics*, New York, Oxford University Press.
- Schulz TM., Whitehead H., Gero S., Rendell L. (2008), « Overlapping and matching of codas in vocal interactions between sperm whales: insights into communication function », *Animal Behavior*, 76, p. 1977–1988.
- Sebeok T. (1969), « Semiotics and ethology », in Sebeok T. & Ramsay A. (eds) *Approaches to Animal Communication*, La Hague, Mouton & Co Publishers, p. 200- 231.
- Streeck J., Goodwin C., LeBaron C. (eds.) (2011), *Embodied interaction: Language and body in the material world*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Tallerman M., & Gibson K. R. (Eds.). (2011), *The Oxford handbook of language evolution*, Oxford University Press.
- Teysseère A. (2006), *Les clés de la communication animale*, Paris, Delachaux et Niestlé.
- Tomasello M. (2003), *Constructing a Language: A Usage-Based Theory of Language Acquisition*. Cambridge, Harvard University Press.
- Tomasello, M. (2010), *Origins of Human Communication*, MIT Press.
- Townsend S., Engesser S., Stoll S., Zuberbühler K., Bickel B. (2018), « Compositionality in animals and humans ». *PLoS Biol* 16(8): e2006425. <https://doi.org/10.1371/journal.pbio.2006425>
- Viveiros de Castro E. (2010), *Métaphysiques cannibales*, Paris, PUF.